



FEUILLET N° 106  
Centre Albert Marinus  
Ethnologie populaire, Folklore, Patrimoine

## Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Vice-Président : Jean-Paul Heerbrant
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Marie-Eve Vanmechelen

## Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucq, MM. Jean-Marie Duvosquel, Bernard Ide, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

## Membres d'honneur

Jean-Pierre Vanden Branden, Gustave Fischer (†), Comte Guy Ruffo de Bonneval de la Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†)

## Personnel du Centre Albert Marinus

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- Geneviève Gravensteyn : bibliothécaire

## Feuillets d'information du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul

Rédaction, composition, mise en page : Jean-Paul Heerbrant,

Jean-Marc De Pelsemaeker

Impression : Hayez

Diffusion : 2700 exemplaires

Abonnement : 6 euros par an ( 4 numéros)

Compte : BE90 3100 6151 2032

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

# Sommaire

<b>Calendrier des activités</b>	5
<b>Activités du trimestre</b>	
- Visite guidée de l'exposition : <i>Edouard et Cléopâtre</i>	6
- Visite guidée des vestiges archéologiques, de la crypte et du Musée du Trésor de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule	10
- Visite guidée de l'exposition : <i>Jacob Jordaens et l'Antiquité</i>	14
<b>Echos</b>	
- <i>Cheval, tracteur et Cie. 150 ans de mécanisation agricole</i>	18
- <i>Manger... toute une histoire. Deux siècles de peurs et de plaisirs de la table</i>	21
- <i>L'Antiquité de papier. Le Livre d'art, témoin exceptionnel de la frénésie de savoir (XVI<sup>e</sup>- XIX<sup>e</sup> siècles)</i>	23
<b>Pages choisies d'Albert Marinus</b>	27

**Consultez notre site :  
[www.albertmarinus.org](http://www.albertmarinus.org)**

## **ATTENTION**

Il est **INDISPENSABLE** d'effectuer votre inscription par téléphone au 02/762-62-14, le seul paiement n'entraînant pas automatiquement celle-ci. En outre, dorénavant, le paiement préalable sur notre compte **BE84 3101 2698 0059** est **OBLIGATOIRE** pour valider votre inscription.

Merci de noter que le renouvellement de cotisation ainsi que l'abonnement à la revue (et seulement ces versements-là) doivent se faire sur l'autre compte du Centre Albert Marinus **BE90 3100 6151 2032**.

Trop d'inscrits à nos activités s'absentent sans le faire savoir. Nous ne pouvons donc pas les remplacer par les personnes figurant sur des listes d'attente parfois très longues. Merci de nous prévenir suffisamment à l'avance afin d'éviter ces désagréments. Dans le cas contraire, ces personnes seront retirées de notre fichier.

# Calendrier des activités

**Dimanche 28 octobre à 14h**  
**Mercredi 31 octobre à 14h**

Visite guidée de l'exposition :  
*Edouard et Cléopâtre. Egyptomanies depuis le XIX<sup>e</sup> siècle*

**Samedi 10 novembre à 14h**  
**Mercredi 21 novembre à 14h**

Visite guidée des vestiges archéologiques, de la crypte et du Musée du Trésor de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule

**Dimanche 9 décembre à 14h**  
**Mercredi 12 décembre à 14h**

Visite guidée de l'exposition : *Jacob Jordaens et l'Antiquité*



Visite guidée de l'exposition :

*Edouard et Cléopâtre. Egyptomanies depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.*

Dimanche 28 octobre à 14 h

Mercredi 31 octobre à 14h

Fondation Boghossian - Villa Empain

67, av. Franklin Roosevelt - 1050 Bruxelles

La Fondation Boghossian, on le sait, organise des expositions dont la qualité et le sérieux ne sont plus à démontrer. Les objectifs qu'elle poursuit, c'est-à-dire oeuvrer de manière concrète au dialogue entre les cultures d'Orient et d'Occident, se retrouvent pleinement dans le thème développé par la nouvelle exposition.

Celle-ci concerne l'égyptomanie et se concentre sur le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles mais la fascination pour l'Egypte et sa prestigieuse civilisation est plus ancienne. En Europe, l'intérêt pour cette contrée remonte à la Renaissance. De cette époque, il reste de très beaux témoignages architecturaux. Ainsi, au palais de Fontainebleau, la porte qui donne accès au cabinet d'armes de François I<sup>er</sup> est clairement d'inspiration égyptienne et le château de la Bastie d'Urfé (Loire) s'enorgueillit de posséder un sphinx.

Au siècle suivant, de très sérieux et très savants ouvrages tentent de percer le mystère des hiéroglyphes, avec le succès qu'on imagine. En 1677, Jean-Baptiste Lully fait de la déesse Isis l'héroïne d'un opéra éponyme. A peu près au même moment, dans le *Malade imaginaire* du grand Molière, le médecin Thomas Diafoirus, pédant comme toujours, déclare que "la statue de Memnon (rend) un son harmonieux quand elle (vient) à être éclairée des rayons du soleil".

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la vogue des jardins anglo-chinois s'impose au détriment des ordonnances géométriques à la française. Des édifices exotiques peuplent les parcs où la nature s'exprime plus librement. Pyramides, sphinx et obélisques évoquent l'Egypte lointaine et rappellent aux promeneurs que les civilisations sont mortelles au même titre que les hommes. La reine Marie-Antoinette est l'une des premières à se commander un mobilier décoré de têtes de sphinx pour son appartement au château de Saint-Cloud tandis que Mozart ouvre son opéra *La flûte enchantée* (1791) par le chœur des prêtres d'Isis et d'Osiris. La campagne de Bonaparte en Egypte (1798-1801) clôt cette mode nourrie de romanesque et de fantasmes pour ouvrir une nouvelle ère où l'antique civilisation apparaît comme plus proche de la vérité historique. La propagande napoléonienne transforme l'échec militaire en un succès scientifique et culturel. A leur retour en France, les savants emmenés dans l'expédition pour rédiger une gigantesque *Description de l'Egypte en 23 volumes*. L'inspiration égyptienne se répand

Ci-contre : Baccarat, Flacon de Parfum pour Cottan Sybmée, 1916, cristal, bouchon dépoli à l'acide en tête de pharaon. (Collection Baccarat Patrimoine, Paris, © Baccarat).

dans les arts décoratifs, dans les détails architecturaux (frontons du Louvre), dans certains monuments parisiens (fontaines de la rue de Sèvres ou du Châtelet). Certains événements ponctuels ne manquent pas d'entretenir cette vogue. En 1822, Champollion déchiffre la Pierre de Rosette, ouvrant ainsi la voie à la compréhension des hiéroglyphes et au déchiffrement des sources. L'ouverture du canal de Suez en 1869, l'essor de l'orientalisme en peinture ou la découverte du tombeau de Toutankhamon en 1922 constituent autant de jalons qui entretiennent la fascination.

La mode n'est pas réservée à la France, elle règne sur toute l'Europe. L'image de l'Égypte se décline de mille façons et parfois des plus surprenantes. Ainsi dans les jardins zoologiques de Berlin, Hambourg ou Anvers, les girafes et les éléphants sont abrités dans des édifices aux allures égyptiennes.

La littérature et l'opéra ne sont pas en reste. Sait-on par exemple que pour la création de l'Aïda de Verdi, on fait appel à Auguste Mariette, célèbre archéologue, pour la création des décors et des costumes? Le cinéma, medium moderne, va également exploiter cette veine. Dès 1917, une des premières stars mondiales, la vamp Theda Bara, incarne Cléopâtre à l'écran. Elle sera suivie par nombre d'actrices, Claudette Colbert, Vivien Leigh ou Elizabeth Taylor entre autres, avec des succès divers. La bande dessinée, elle aussi, utilise cette inspiration pour certains albums comme *Les cigares du pharaon*, *Le mystère de la Grande Pyramide* ou *Astérix et Cléopâtre*.

Qu'il s'agisse de momies ou de descriptions des rives du Nil, des bijoux ou de mobilier, d'accessoires de mode ou de littérature, de la construction d'Héliopolis ou d'objets de la vie courante, tous les objets réunis pour l'occasion constituent la trame d'un récit passionnant et témoignent des nombreuses interactions entre Orient et Occident.

Participation aux frais pour la visite guidée de l'exposition :  
*Edouard et Cléopâtre. Egyptomanies depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.*

Membres : 13 Euros

Seniors et étudiants : 14 Euros

Autres participants: 15 Euros

Réservation indispensable  
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.



Broche scarabée bionique, s.d., diamant, platine. (Collection Cartier; copyright Cartier)

Ecritoire égyptienne du Service Egyptien, 1808-1812, édition contemporaine, pâte de porcelaine et rehauts d'or. (Collection Cité de la Céramique Sèvres & Limoges. Photo : DR)



## Visite guidée des vestiges archéologiques, de la crypte et du Musée du Trésor de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule

Samedi 10 novembre à 14 h

Mercredi 21 novembre à 14h

### Cathédrale Saints-Michel-et-Gudule (entrée principale)

Percera-t-on jamais l'énigme des origines de Bruxelles? Les historiens médiévistes s'interrogent : le centre de l'agglomération naissante se trouvait-il sur les rives de la Senne avec une chapelle dédiée à saint Michel située sur le flanc du versant de la vallée, à quelques 500 mètres de là? Ce noyau remontait-il à l'époque mérovingienne? Ou au contraire, selon une théorie plus récente, l'histoire de Bruxelles ne commence-t-elle qu'aux environs de l'an 1000 et sa paroisse principale ne serait-elle pas plutôt Saint-Géry?

Quoi qu'il en soit, nous savons que le comte de Louvain, Lambert II Baldéric, fonde un chapitre de chanoines au milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Cette date fait du collège ecclésiastique la plus ancienne institution bruxelloise, bien avant l'apparition d'échevins communaux.

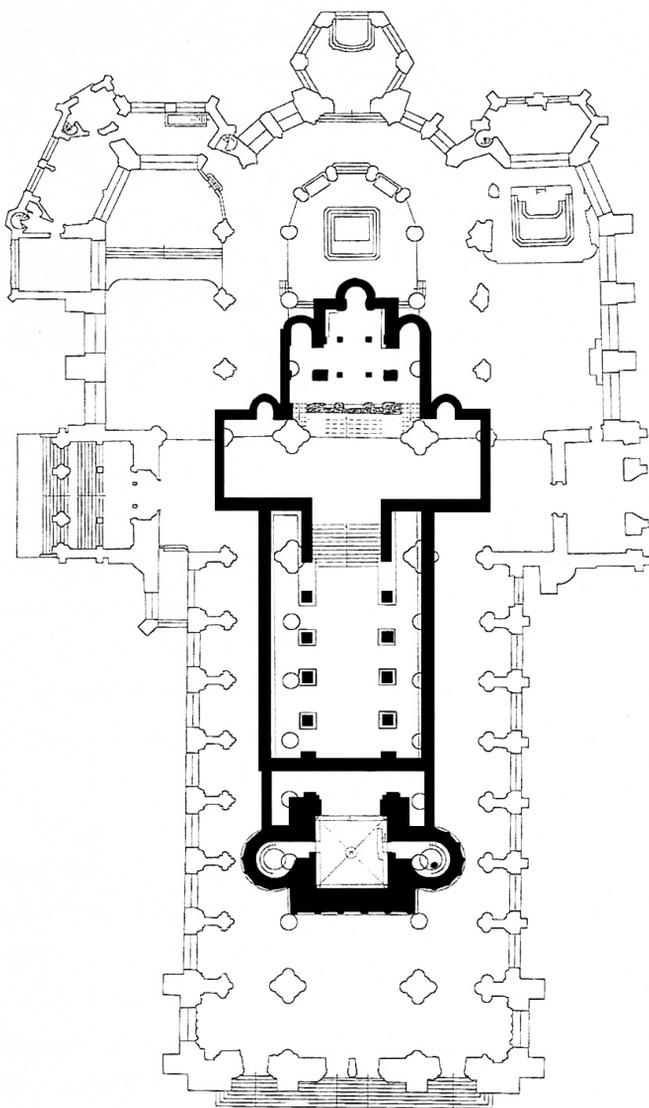
A quoi ressemblait cette première collégiale liée à la fondation du chapitre et construite selon toute vraisemblance peu avant 1047? Des fouilles archéologiques récentes ont été menées à bien à la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule de 1987 à 1999. Elles ont permis de mettre à jour les restes archéologiques qui dormaient jusque là sous le pavement de l'édifice gothique bien connu des Bruxellois.

Les murs de l'église romane retrouvée montre une construction qui n'était pas de plein pied. L'oratoire était étagé sur trois niveaux : la nef au niveau inférieur, le transept intermédiaire et le chœur exhaussé. Ces trois parties étaient séparées par des volées d'escalier permettant de franchir des dénivellations d'un mètre soixante de hauteur. L'ensemble n'était pas très vaste puisque la longueur de la nef était de 25,90 mètres. La largeur de celle-ci faisait 14,60 mètres. Les six piliers rythmant la nef, carrés et massifs, se succédaient tous les 3,50 mètres. Même s'il ne reste que le bas des murs, on peut imaginer des arcs en plein cintre reliant les piliers et des petites fenêtres percées dans les murs. Le sol était pavé de grandes dalles en grès clair. Étrangement les portes ont échappé aux investigations. Il n'est donc pas permis de savoir si l'accès se faisait par la façade ou par les murs de côté. Quant au transept d'une largeur de 13 mètres, il possédait des murs particulièrement massifs, ce qui a permis de déduire l'existence d'une tour centrale établie sur son carré. Les fouilles n'ont permis de mettre à jour que les fondations du transept car la collégiale gothique a été édifiée sur ce niveau.

Le chœur de l'édifice n'est révélé que par la crypte qui le supportait. On en connaît

Ci-contre : Détail de l'avant-corps roman de la cathédrale Saint-Michel-et-Gudule.

(Photo : J-M De Pelsemaeker)



Plan de l'église romane avec l'avant-corps (fin XII<sup>e</sup> siècle) inséré dans celui de la cathédrale actuelle. (D.R.)

donc la surface et l'agencement mais l'emplacement des piliers de soutien n'a pas été retrouvé. La crypte est particulièrement intéressante car ses enduits muraux ont été largement préservés. Ils laissent voir quelques restes de peinture montrant des personnages drapés, sans doute des apôtres, dont il manque la tête et les épaules. Des graffiti fort significatifs apparaissent également sur les murs chaulés. Ils reprennent des noms (tous masculins), des motifs géométriques et quelques dessins plus élaborés (chevalier en armure, diable tirant la langue). La voûte de la crypte a disparu mais il reste les quatre piliers centraux de grès brun qui se dressent sur le sol d'origine.

A une époque indéterminée (peut-être à l'extrême fin du XII<sup>e</sup> siècle), une nouvelle façade a été construite. Ses fondations avaient déjà été retrouvées lors des fouilles de 1937. Son appareil régulier contraste avec celui du reste de l'édifice, plus grossier. Au centre de l'espace intérieur, se trouvent des traces indiquant la présence des fonts baptismaux.

Cependant une autre découverte a causé la surprise. Des tombes avec des restes humains orientés sont apparues. Des datations au carbone 14 ont été pratiquées sur les ossements, elles situent ces sépultures entre la fin du VIII<sup>e</sup> siècle et la fin du X<sup>e</sup> siècle. Or à l'époque, les cimetières n'étaient jamais séparés des églises. On peut donc en conclure à l'existence d'un sanctuaire préroman, antérieur aux restes de la collégiale récemment mise à jour, ce qui s'inscrit dans la tradition historique. Cependant aucune trace de celui-ci n'est apparue.

La visite organisée permettra donc aux curieux de se rendre compte de l'évolution architecturale de ce monument cher aux Bruxellois. La visite au Trésor de la cathédrale ajoutera encore à son intérêt. Celui-ci recèle quelques superbes œuvres d'art religieux, et notamment une croix-reliquaire anglo-saxonne datant des environs de l'an 1000, une Vierge à l'enfant due au sculpteur allemand Conrad Meyt (1480 - ca 1550) ainsi que la toile *La légende de sainte Gudule*, une œuvre de Michel Coxcie (1499-1592).

Participation aux frais pour la visite guidée des vestiges archéologiques, de la crypte et du Musée du Trésor de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule

Membres : 7 euros

Seniors et étudiants : 8 euros

Autres : 9 euros

Réservation indispensable

au Centre Albert Marinus : 02/762-62-14



## Visite guidée de l'exposition : *Jacob Jordaens et l'Antiquité*

Dimanche 9 décembre à 14h

Mercredi 12 à décembre à 14h

Musées royaux des Beaux-Arts - rue de la Régence, 3 - 1000 Bruxelles

Longtemps considéré comme truculent voire comme vulgaire, perçu comme un disciple de Rubens bien éloigné d'égaliser son maître, Jacob Jordaens est beaucoup plus que cela. Etudes et expositions récentes ont donné un autre éclairage à son œuvre dont les qualités sont grandes mais généralement peu prisées. Jusqu'à présent, Jordaens était associé à la riche bourgeoisie marchande et par conséquent, considéré comme s'adressant à un public peu au fait des préoccupations humanistes. L'exposition concoctée par les Musées royaux des Beaux-Arts nous prouve qu'il n'en est rien. Le peintre flamand se montre en effet aussi à l'aise dans le monde de l'antiquité.

Jacob Jordaens naît à Anvers en 1593. Comme Rubens, il se forme dans l'atelier d'Adam Van Noort dont il devient le gendre en 1616. Mais contrairement à lui et à bien d'autres peintres de nos régions, il n'ira jamais parfaire sa formation en Italie. Néanmoins, l'influence du Caravage est perceptible dans ses tableaux et certaines caractéristiques du maître de Milan sont aussi les siennes : réalisme puissant et âpre, jeu de lumière associé aux couleurs vives.

Il entre vers 1620 dans l'atelier de Rubens dont il devient, au départ de Van Dyck, le premier assistant. Il collabore aux grandes compositions mythologiques destinées à Philippe IV d'Espagne ainsi qu'aux décorations destinées à la Joyeuse Entrée du Cardinal-Infant Ferdinand à Anvers. Mais la technique de Jordaens reste fort différente de celle de Rubens. Alors que celui-ci applique la couleur en couches minces et transparentes, rehaussant les parties plus claires de quelques touches vigoureuses, Jordaens possède un robuste coup de pinceau et peint en pleine pâte, utilisant des couches opaques et épaisses. La dimension héroïque, la profondeur spirituelle de Rubens lui sont étrangères mais Jordaens, chantre du monde réel et quotidien, sait exalter la richesse de la nature éternelle.

Le fait qu'il travaille dans l'atelier de Rubens ne l'empêche pas de garder sa propre production. Ses portraits, simples et vrais, nous montrent des sujets pris dans leur réalité banale et quotidienne. Point de grandiloquence chez eux, point de grandeur imposante ni de grâce idéalisée. Son *Portrait de famille* (Madrid, Musée du Prado) où Jordaens s'est représenté lui-même aux côtés de sa femme, de sa fille et d'une jeune servante respire le bonheur tranquille. Ses compositions reli-

gieuses et mythologiques (*Jésus parmi les docteurs*, *L'adoration des bergers*, *Le sommeil d'Antiope* ou *L'éducation de Jupiter* par exemple) attestent de l'impressionnante aisance de l'artiste mais elles sont essentiellement des scènes populaires où le peintre célèbre avant tout la beauté matérielle. Ses scènes de genre (*Le roi boit*, *Le concert de famille*, *Les jeunes piaillent comme chantent les vieux*) témoignent de sa truculence et de son humour. Dynamiques et exubérantes, elles débordent de mouvement et de vie. Ses dernières œuvres, parmi lesquelles *Le triomphe du prince Frédéric Henri de Nassau*, font preuve de plus de démesure, d'une plus grande véhémence pathétique, conformes à l'esthétique baroque. Il nous reste également de lui des cartons de tapisserie exécutés à la détrempe, pleins de verve, réalisés plusieurs fois au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Au total, Jordaens n'aura, durant sa carrière, que peu quitté Anvers, sa ville natale, dans laquelle il décède en 1678. Sa conversion au protestantisme lui aura cependant permis de travailler pour des commanditaires des Provinces-Unies., notamment pour la famille d'Orange-Nassau.

Plus de 80 peintures et dessins, tapisseries et sculptures, venus de l'étranger, de musées prestigieux comme de collections privées peu connues, ont été réunis pour l'occasion. Ils viennent compléter les œuvres de Jordaens conservées à Bruxelles et à Cassel, où sera ensuite présentée l'exposition. Celle-ci mettra l'accent sur l'exploitation des thèmes antiques allant de *L'hommage à Cérès* au *Prométhée enchaîné* et donnera de l'artiste une image autre que celle de peintre de bacchanales avinées et de kermesses bigarrées. Ce n'est en effet pas un hasard si, après la mort de Rubens, Jordaens fut considéré comme l'artiste majeur des Pays-Bas espagnols.

Participation aux frais pour la visite guidée de l'exposition :  
*Jacob Jordaens et l'Antiquité.*

Membres : 13 euros

Seniors et étudiants : 14 euros

Autres participants: 15 euros

Réservation indispensable

au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.



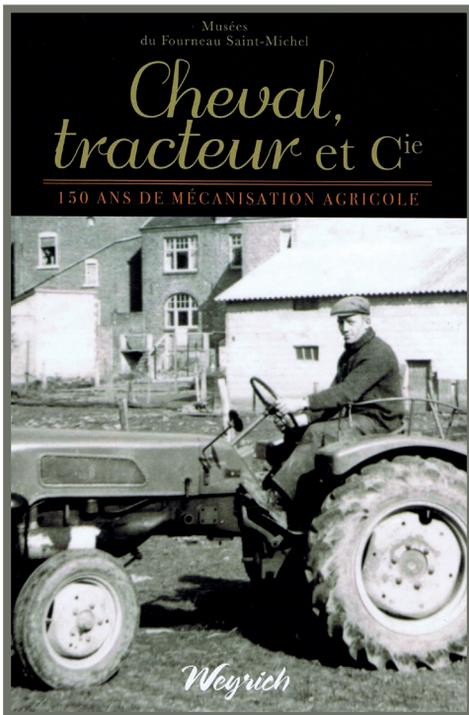
Réalisé en collaboration avec le Service des Musées provinciaux luxembourgeois, l'ouvrage nous présente l'évolution des progrès techniques qui ont profondément modifié le secteur agricole de notre pays en 150 ans (1830-1980). L'agriculture belge occupe au moment de notre indépendance plus d'un quart de la population. Il s'agit donc d'une branche fondamentale de l'économie. Les exploitations dépassent alors rarement les cinq hectares et les paysans vivent en autarcie. Ils cultivent alors principalement des céréales (seigle, avoine, froment) ainsi que des pommes de terre et des plantes fourragères. L'outillage est rudimentaire et l'élevage se résume à quelques porcs et poules ainsi qu'à deux ou trois vaches. A ce moment, la plupart des paysans se servent des animaux de trait comme force motrice. Pour les plus riches d'entre eux, il s'agit de chevaux, pour les moins favorisés de vaches ou de boeufs. Mais l'évolution est en marche et la modernité va faire irruption dans ce secteur aussi. La première exposition agricole nationale a lieu à Bruxelles en 1847. Treize ans plus tard, l'Institut agricole de l'Etat ouvre ses portes à Gembloux.

Les machines à moteur se généralisent dans nos régions à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Moissonneuses et faucheuses viennent alors remplacer l'outillage traditionnel (faux, faucilles, sapes). Les fermiers aisés peuvent acheter les modèles les plus perfectionnés mais on voit aussi des paysans se regrouper pour effectuer des achats communs. Dans d'autres cas, ils font appel à un entrepreneur.

Le grand changement a lieu après la Seconde Guerre mondiale avec l'apparition du tracteur dont l'usage entraîne une modification durable des habitudes rurales. Le temps consacré aux travaux des champs et la main d'oeuvre diminuent considérablement et le travail s'en trouve d'autant facilité. Le paysan, évoluant précédemment dans un monde solidaire, se retrouve désormais seul face à son travail. Face à cette invasion des machines, le monde agricole abandonne les animaux de trait, compagnons des bons et des mauvais jours, fidèles et nobles serviteurs qui assuraient les tâches les plus ingrates. Les chevaux de trait belges, superbes et puissants, qui avaient acquis une juste renommée (34.000 chevaux vendus à l'étranger en 1910) ne sont plus que 184.000 en 1950 et leur nombre ne cessera de chuter. Combien sont-ils aujourd'hui?

L'ouvrage fait aussi la part belle aux innovations techniques et à l'évolution du tracteur: apparition du tracteur Diesel (Benz, 1923), des pneus en caoutchouc (1928), du système de relevage à trois qui permet de transférer le poids de l'attelage sur les roues arrière de la machine (1933). La Seconde Guerre mondiale met un frein à ces innovations qui reprennent à l'issue du conflit.





D'autres aspects du travail agricole sont évoqués. Ainsi des autres outils (charrue, herse, rouleau, semoir...) utilisés dans les campagnes. Le contenu dépasse alors le titre et l'ouvrage devient un véritable descriptif de la vie à la ferme. Un chapitre est ainsi consacré à l'entretien des cultures et à l'usage des fumiers aux engrais chimiques et minéraux, un autre nous parle de la récolte des foins, un autre nous présente les étapes de la moisson. Le panorama est complet et se laisse lire avec grand intérêt.

Le point fort de l'ouvrage ne provient pas tant de son caractère exhaustif et bien documenté (quoi qu'il s'agisse bien d'une synthèse de référence, exercice particulièrement difficile!) ni de la qualité de ses illustrations. Mais le contenu passionne le lecteur car il

est vivant et ajoute à ses textes des témoignages de contemporains. Ces récits, extrêmement précieux, humanisent le propos, collent au quotidien et nous font d'autant mieux comprendre la réalité du travail agricole et son évolution durant une période riche en changements. Une intéressante bibliographie complète le propos et fait de l'ouvrage un véritable outil de référence.

Damien Watteyne, Laure Gloire et Justine Fontaine, *Cheval, tracteur et Cie. 150 ans de mécanisation agricole*. Neufchâteau, Weyrich, 2011, 176 p.

L'ouvrage peut être acquis sur le site de l'éditeur : [www.weyrich-edition.be](http://www.weyrich-edition.be)

Tout renseignement : Musées du Fourneau Saint-Michel au 084-21-08-90.

Les Archives de la Ville de Bruxelles consacrent une exposition à l'histoire de l'alimentation et aux préoccupations qui y sont liées. Pendant longtemps se nourrir est resté un souci quotidien, une hantise pour les classes sociales les moins favorisées. Les mauvaises récoltes, les épizooties frappant le bétail causaient régulièrement des famines qui ne manquaient pas d'augmenter le prix des denrées, parfois de manière vertigineuse. Par ailleurs, le salaire des classes laborieuses ne permettant pas toujours d'acheter le nécessaire, nombreux sont ceux qui ont connu la signification des mots "ventre vide". Qu'on se souvienne par exemple d'octobre 1789 et des centaines de Parisiennes qui, bravant la pluie et la boue, se sont rendues à Versailles pour ramener dans la capitale "le boulanger, la boulangère et le petit mitron". Durant le XX<sup>e</sup> siècle, les conflits mondiaux ont engendré de mémorables disettes. Les tickets de rationnement, les longues files devant les magasins, la débrouille, les expéditions dans les campagnes pour négocier directement avec les paysans sont des moments pénibles dont on se souvient dans de nombreuses familles. De nos jours, après la peur de manquer, sont apparues les inquiétudes causées par la "malbouffe", les organismes génétiquement modifiés utilisés dans l'agroalimentaire, le corrompu et le malsain. Le contenu de l'assiette continue d'inquiéter et entraîne des suspicions légitimes.

Mais il existe aussi -au moins pour nos régions de privilégiés- le plaisir de manger. Précédemment cette notion était associée au quantitatif. L'abondance de nourriture, le fait de manger à sa faim et même plus, la participation à des banquets interminables devaient procurer un sentiment rassurant de puissance et de contentement de soi. Aujourd'hui prime le qualitatif. Nous sommes devenus des gourmets, apprenons les traditions étrangères, suivons des émissions culinaires à la télévision dont nous reproduisons sagement les recettes, même les plus élaborées, et écoutons les préceptes des grands chefs comme s'il s'agissait de vérités révélées. Là réside d'ailleurs un paradoxe : jamais le doute par rapport la qualité des denrées n'a été aussi grand, jamais la cuisine et la préparation des mets n'ont joui d'un tel prestige ni d'un tel intérêt.

Diversité de denrées et modes de production, habitudes de consommation, risques alimentaires... autant de facettes de l'alimentations évoquées dans cette passionnante exposition à travers des photos, des affiches, des documents publicitaires, des menus.

L'exposition est accessible du lundi au vendredi de 8 h à 16 h et le dimanche de 11 h à 17 h aux archives de la Ville de Bruxelles - rue des Tanneurs, 65 - 1000 Bruxelles. Elle est fermée le samedi et les 1<sup>er</sup>, 2, 15 et 16 novembre. L'entrée est au prix de 2 Euros. Tout renseignement : 02-279-53-20 ou [www.archives.bruxelles.be](http://www.archives.bruxelles.be)

Heuffer



**LA 6<sup>e</sup> EXPOSITION  
D'ART CULINAIRE  
ET DE PÂTISSERIE**

## *L'Antiquité de papier. Le livre d'art, témoin exceptionnel de la frénésie de savoir (XVI<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècle)*

Certaines bibliothèques belges possèdent des trésors inconnus du grand public. C'est notamment le cas des bibliothèques de l'Université de Namur et plus particulièrement des réserves précieuses de l'institution, la Bibliothèque universitaire Plantin Moretus et la Bibliothèque du Centre de Documentation et de Recherches religieuses, dont les fonds abritent des ouvrages rares et magnifiques. Désireux d'offrir au public le plus large la découverte de ces merveilles, le personnel scientifique a organisé récemment plusieurs expositions comme *Voyage au cœur des fleurs* (2008) ou *De l'aventure à la découverte : carnets géographiques* (2005). La dernière en date a eu pour intitulé *L'antiquité de papier. Le livre d'art, témoin exceptionnel de la frénésie de savoir (XVI<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*. Elle s'accompagne d'une très belle publication réalisée sous la direction de Michel Lefftz et Céline Van Hoorebeeck.

La thématique est intéressante et porte sur la façon dont l'Antiquité est présentée par les livres illustrés anciens. Elle répond aux questions suivantes : quelle perception les savants, les artistes et les collectionneurs des Temps modernes ont-ils exactement du monde gréco-romain ? Quelles sont leurs connaissances, leur vision de la période ? Les livres à images nous livrent une réponse et cette dernière est d'autant plus passionnante que les illustrations constituent alors un médium nouveau de la transmission du savoir. Aujourd'hui, nous sommes saturés par les journaux et la télévision et nous avons du mal à concevoir un monde où les images sont exceptionnelles. Les livres illustrés de grand format restent donc jusqu'à la fin de l'Ancien régime des objets de luxe, conçus pour durer longtemps.

Les ouvrages illustrés sont utilisés dans des buts divers. Les collectionneurs, par exemple, ont recours à ce moyen pour faire connaître leur collection et tenter de la pérenniser. Réunir des objets extraordinaires et en assurer la publicité poussent des particuliers (Jacob de Wilde, Sir William Hamilton) à commanditer des planches particulièrement somptueuses. Mais le beau livre est aussi et surtout un vecteur de connaissances. Les érudits ont vite compris sa portée et son usage. Athanase Kircher, grande figure intellectuelle du XVII<sup>e</sup> siècle, qui rassemble des objets de curiosité à Rome, conçoit lui-même les illustrations de ses nombreux ouvrages et en confie la réalisation aux meilleurs graveurs.

Rome se taille la part belle de ces publications. La Ville éternelle, ses monuments, ses origines et ses états successifs, son histoire constituent les sujets les plus prisés, plus que les créations de la Renaissance ou du baroque. Piranèse et ses *Vedute di Roma* sont les noms qui viennent immédiatement à l'esprit. Les gravures de ce maître incontesté n'ont rien de plat. Au contraire, elles vivent et entraînent le spectateur dans une vision préromantique des ruines où le pittoresque joue un rôle de



Grantha  
Jacope

LAOCHOON

CHAUSSURES

XXXV. Pl. a la  
66 pag. T. III



premier plan. A la reproduction simple exécutée dans un but pédagogique s'ajoute chez cet artiste la volonté de créer une dimension dramatique qui reflète son idée de la noblesse et de la magnificence romaines.

Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les ouvrages traitant de Rome se limitent à un monument ou à un ensemble monumental. Ainsi la colonne Trajane fait l'objet d'une retranscription en 130 planches. Certaines publications de l'époque sont précieuses car elles décrivent des monuments disparus ou des œuvres mutilées.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle voit se dessiner chez les auteurs une plus grande rigueur qui va de pair avec les fouilles de Paestum et de Pompei, un intérêt pour le sud de l'Italie et la Grèce. Cependant le débat entre les tenants d'une "Antiquité rêvée" qui prendrait le Bon goût comme unique argument et les défenseurs de l'"Antiquité mesurée" qui se baserait exclusivement sur la description précise des vestiges archéologiques ne se réduit pas à une opposition systématique. Les limites entre les deux camps sont beaucoup plus floues, ce qui ne manque pas de rendre l'analyse plus subtile. Quoi qu'il en soit, les très belles gravures contenues dans ces ouvrages nous font encore rêver aujourd'hui. Rêver et méditer sur la grandeur et la fragilité des civilisations...

Michel Lefftz et Céline Van Hoorebbeck (dir.), *L'Antiquité de papier. Le Livre d'art, témoin exceptionnel de la frénésie de savoir (XVI<sup>e</sup>- XIX<sup>e</sup> siècles)*. Namur, Presses universitaires, 2012, 200 p.

Tout renseignement : Presses universitaires de Namur au 081-72-48-84.

Double page précédente :

A gauche : planche extraite de Jean-Jacques Boissard, *Romae Urbis Topographia & Antiquitates...*, Francfort, 1597. (Namur; Centre de Documentation et de recherche religieuse)

A droite : planche extraite de Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*. Paris, 1722. (Namur; Centre de Documentation et de recherche religieuse)

Les hommes vivant en groupes, les conceptions magiques ont toujours revêtu un aspect sociologique. Ce ne furent pas seulement des pratiques isolées, car ces pratiques apparaissent étroitement conditionnées par des conceptions doctrinales. Si nous ne pouvons plus que difficilement nous représenter les doctrines anciennes, regardons d'un peu plus près les pratiques des populations primitives actuelles et nous constaterons qu'elles répondent à leurs conceptions à eux des rapports existant entre les hommes et la nature. Elles sont dans la logique de leur substratum mental. Elles constituent des éléments essentiels de leur organisation sociale. Elles sont incorporées aux Institutions qui régissent leur vie collective. Y toucher c'est compromettre la stabilité de leur vie sociale. Elles jouent dans leur vie le rôle de nos Institutions à nous. Elles revêtent donc une importance sociologique aussi grande que nos Institutions. Et nous répétons ici ce que nous avons dit précédemment de la psychologie de la Magie : un fait est un fait et nous n'avons pas à nous inquiéter de la valeur relative de la conception qu'il reflète. Il est absolument nécessaire que, dans l'analyse que nous faisons des phénomènes sociaux, nous modifiions nos procédés d'investigation. Nous commettons des erreurs de trois natures.

1° Nous groupons des faits d'après des analogies, d'après leur finalité dans la vie sociale, d'après les besoins organiques auxquels ils répondent. Nous créons des sciences sociales particulières : Science des religions, Science du Droit, Science de la Morale, Economie politique, Science du langage, Histoire de l'art, Histoire des Sciences, Histoire tout court, etc. Nous les groupons ainsi parce que notre esprit est incapable d'étudier les faits dans leur ensemble. Ces classements établis, nous cherchons inévitablement ce qui différencie les faits ; nous rendons de plus en plus étanches les cloisons qui les séparent et nous finissons par nous imaginer que ces classements correspondent à la réalité. Or, ces classements ne répondent qu'à un besoin de notre intelligence, incapable d'embrasser d'un regard tout le réel. Mais ils ont ce déplorable effet, une fois établis, de nous cantonner dans l'étude des faits groupe par groupe, comme s'ils étaient différents. Ils ne le sont que superficiellement. Nous perdons ainsi de vue, ici aussi, l'objectif même de la science qui est de rechercher le rapport qui lie les faits les uns aux autres, de dégager les caractères communs des faits quelle que soit leur classe, de trouver le général au lieu du particulier. Que l'on étudie séparément le phénomène de la croyance, le phénomène juridique répondant au besoin de justice, le phénomène scientifique répondant à la curiosité de connaître etc., qu'il y ait une science des religions, du droit, de l'éco-

nomie, soit. Mais tous ces phénomènes ont un aspect sociologique et la sociologie doit dégager ce qui les rapproche, ce en quoi ils se ressemblent et trouver les lois, communes à tous, qui assurent leur transformation ou leur conservation.

Voilà donc une première erreur que nous voudrions dissiper.

C'est la réaction contre cette erreur qui nous a fait sentir le rôle considérable des activités mentales collectives, et comprendre que toutes les conceptions collectives jouaient un rôle dans la vie sociale. C'est cette réaction qui nous a fait englober le Folklore dans la Sociologie et qui nous fait admettre que la Magie ait joué un rôle de même nature.

La tâche du Sociologue s'il veut fonder la Sociologie est donc de rechercher tout ce qui est commun à tous les faits sociaux, abstraction faite des classements établis par notre esprit. *Il n'y aura de Sociologie que lorsque l'on pourra raconter exactement dans les mêmes termes, ce qui se passe dans n'importe quel fait social.* Dès lors tout fait, du moment qu'il revêt un aspect social, doit entrer dans le champ d'observation. Les faits de Magie sont du nombre. On ne peut les exclure. Il nous importe peu de savoir s'ils rentrent dans telle ou telle science sociale particulière, s'il faut les faire rentrer dans la catégorie des phénomènes religieux ou des phénomènes scientifiques, ou s'il faut créer pour eux une catégorie supplémentaire. S'ils ne cadrent pas avec les conceptions que l'on se fait de ces sciences spéciales, il faut faire éclater les cadres. Ils ne répondent plus aux connaissances que nous avons acquises aujourd'hui. Mais ces cadres sont si solidement établis qu'on cherche plutôt à torturer les faits pour les assouplir à ces cadres. Ne sachant où placer les faits de Magie ou les faits de Folklore, on les exclut plutôt du domaine de la Sociologie, alors que c'est peut-être leur étude qui doit conduire à la découverte des caractères communs, profonds, essentiels de la Sociologie.

Nous ne pouvons nous étendre longuement sur cette nécessité d'orienter autrement l'investigation sociologique. Nous en avons déjà parlé d'une manière plus détaillée dans la communication que nous avons faite il y a quelques années sur *l'Importance Sociologique du Folklore*. Nous avons d'ailleurs l'intention d'y consacrer un jour une communication spéciale.

2° Une deuxième erreur de raisonnement que nous commettons en Sociologie. Quand nous comparons des faits religieux, juridiques, économiques, magiques, folkloriques, etc., entre eux ou séparément, dans le temps ou dans l'espace, dans le passé ou sur les différents points du globe où nous les rencontrons, nous prenons inévitablement, inconsciemment presque, comme point de comparaison, les Institutions de notre propre milieu, de notre propre époque et de notre groupe social. Nous faisons de ces Institutions une sorte d'étalon de mesure. C'est en fonction de cet étalon, reflet de notre état de connaissance actuel, que nous les

jugeons. Car nous les jugeons plus que nous les analysons vraiment objectivement. Nous trouvons mauvais, ou invraisemblable, ou risible ce qui ne correspond pas à notre conformisme mental ou nous trouvons bon, intelligent, remarquable ce qui correspond à un état semblable au nôtre.

Notre manière d'analyser les faits est subordonnée à notre insu, à une sorte de subjectivité collective, s'il est permis de rapprocher ces deux termes qui semblent s'exclure.

Ce que nous devons faire, c'est restituer l'état mental et social des époques successives ou des stades culturels actuels que nous voulons comparer; c'est nous replacer, aussi complètement que nous le pouvons, au niveau mental ou social des groupements que nous voulons étudier. C'est les observer du dedans, avec la préoccupation non pas de les classer qualitativement par rapport à nos conceptions, mais avec celle d'y retrouver les similitudes mentales et les activités sociales fonctionnelles identiques ; et surtout pas avec quelque idée préconçue de supériorité ou d'infériorité des uns à l'égard des autres, idée qui nous est dictée par l'opinion de notre milieu et relève plus de l'ordre émotif, que de l'ordre rationnel.

La Magie existe. C'est un fait. Elle est une réalité humaine. Nous n'avons pas à nous inquiéter du point de savoir si la Magie, passée ou actuelle, est bonne ou mauvaise, vraisemblable ou grotesque. Nous n'avons pas le droit de l'ignorer et nous devons l'observer sans dédain, avec la préoccupation d'y voir les besoins sociaux auxquels elle répond. Là où nous la rencontrons, elle a eu une *utilité* sociale correspondant à l'*utilité* sociale actuelle de nos Institutions à nous.

Réalité humaine, nous devons la soumettre au crible de l'analyse scientifique, en la plaçant sur le même plan que toute autre réalité.

3° Une troisième erreur que nous commettons dans l'étude des faits sociaux, c'est d'accorder une valeur plus grande et quasi exclusive aux faits cristallisés sous forme d'Institutions, et une valeur quasi nulle à ceux qui ne font l'objet d'aucune législation ou d'aucune réglementation. Dans nos organisations sociales, en effet, nous constatons que la cohésion des individus est maintenue par un ensemble d'Institutions qui en constitue l'ossature : Institutions politiques, judiciaires, religieuses, linguistiques, scientifiques, etc. Nous faisons de ces Institutions l'objet de la Sociologie. Or, dans un milieu social considéré, il n'y a pas que les Institutions qui aient un caractère sociologique. Il n'y a pas qu'elles qui aient une utilité sociale, qui constituent des facteurs de cohésion, qui donnent de la stabilité aux groupements.

La seule fin poursuivie par un groupement humain, c'est de se continuer, de se défendre contre les éléments dissolvants venant du dehors ou de l'intérieur. Il n'impose de contraintes collectives avec sanctions aux individus que dans ce domaine. Il y a dans tout groupement, sous-jacent aux Institutions, un vaste domaine où

l'activité n'est pas réglementée, où des conceptions identiques ne sont pas imposées aux individus, où des clivages infiniment variés peuvent se former selon les goûts, les tempéraments, les capacités intellectuelles, etc., des individus. Il y a à côté d'un conformisme groupal imposé, enseigné, auquel les jeunes sont formés, tout un ensemble de conformismes spéciaux, restreints, groupant des individus suivant les affinités particulières. Ce stade sous-jacent est celui des usages, des coutumes, des traditions, des opinions, des habitudes collectives, en perpétuel mouvement, en perpétuelle gestation, où il y a de perpétuelles créations et une infinie variété. C'est dans ce stade que s'élaborent même les Institutions de demain. C'est là que nous trouvons aussi les vestiges, les survivances d'Institutions disparues. Or, les Sociologues, généralement, méprisent l'étude des phénomènes qui se passent à ce stade ou ne lui accordent pas la même importance qu'aux Institutions. Cependant, au point de vue sociologique, l'importance de ces phénomènes est aussi grande, plus grande même, car les Institutions ne reflètent qu'un moment de la vie des peuples, celui où une conception fut à la mode, tandis qu'au stade des usages, coutumes et traditions, nous retrouvons des éléments autrement permanents.

La Magie, comme le Folklore du reste, enveloppe actuellement tout au moins et chez les peuples civilisés, des faits que l'on ne rencontre qu'au stade des usages, sans obligations ni sanctions. C'est pourquoi on ne leur accorde pas l'attention à laquelle ils ont droit.

Cependant, aux yeux des hommes qui sont sujets actifs dans ces faits, que nous voyons se soumettre à ces usages, ils n'apparaissent pas comme des survivances, des anachronismes. Ils expriment bien des conceptions que les hommes se font des rapports existant entre eux et le monde ambiant. Ils expriment des états de connaissance, des états de croyances, des sentiments, des opinions. Ces faits sont dans la logique des conceptions auxquelles ils répondent. C'est ainsi que nous devons les envisager. Les mécanismes psychiques qui les créent ou qui les conservent, les transmettent ou les transforment, sont les mêmes que ceux des Institutions. Seule l'intensité utile que leur attribue momentanément un groupe est différente. Si nous comparons, en prenant comme point de comparaison nos Institutions à nous, - c'est-à-dire si nous cédonc ici à l'erreur que nous combattions tantôt, - nos usages, traditions et coutumes, nous allons encore procéder à des classements de valeurs, des groupements qualitatifs, vrais peut-être à un moment de la vie d'un peuple, mais erronés si nous les envisageons au point de vue de leur évolution dans le temps.

Albert Marinus, "Quelques problèmes de méthode dans l'étude de la Magie",  
*Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, 48 (1933), p. 49-66.

# Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise!  
La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.  
En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

**Abonnement** à la revue uniquement : 6 Euros

## **Cotisations annuelles :**

Membre adhérent habitant la commune : 10 Euros  
13 Euros (ménages)

Membre adhérent : 12 Euros  
15 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

**BE90 3100 6151 2032**

(Communication : "cotisation ou abonnement 2012")

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

Tél./ Fax : 02-762-62-14

Courriel : [info@albertmarinus.org](mailto:info@albertmarinus.org)

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale. L'éditeur responsable est Daniel Frankignoul (40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert).

